

Feuilleton de "l'Album Musical"

FÉVRIER 1884.—No 2.

LE MISSEL DE LA GRAND'MÈRE

PAR
EMILE RICHEBOURG.

(Suite.)

La lettre lui fut expédiée par son employé chargé de la correspondance avec deux ou trois autres qui, comme celle d'Adrienne, lui étaient personnelles.

La supplique de la jeune fille l'étonna singulièrement. Ses relations avec M. Caillet dataient de loin, et depuis douze ans qu'elles étaient devenues tout à fait intimes, il n'avait jamais entendu dire qu'il existât une madame Duverger, fille de M. et madame Mazurier. Il faut avouer qu'il n'était pas mieux instruit sur tout ce qui touchait au passé de cette famille. M. Caillet jouissait d'une si grande considération, son honorabilité était si universellement reconnue, qu'il aurait cru commettre une mauvaise action en se mettant en quête de renseignements.

On comprendra facilement l'émotion dont il fut saisi à la lecture de cette lettre, qui lui révélait tout d'un coup un fait inconnu. Il ne pouvait supposer qu'il eût affaire à une intrigante. Ce n'était pas un secours qu'on lui demandait, mais seulement un prêt, et bien timidement, avec le ton que prennent les pauvres honteux. La lettre disait encore :

"Ma mère était l'amie d'enfance, et si ce n'est pas une erreur de ma mémoire, elle a été assez heureuse autrefois pour lui rendre un léger service."

Du reste, pas un mot de M. Caillet et de sa femme.

Qui était donc cette dame Duverger, née Mazurier, qui, malade, lui écrivait avec la main de sa fille ? Était-ce la sœur de madame Caillet ou bien une parente éloignée ? Ou bien encore s'agissait-il d'un Mazurier étranger à la famille du banquier ? Autant de questions auxquelles il lui était impossible de répondre.

On vint le prévenir que le déjeuner était servi. Il s'empressa de descendre à la salle à manger où tout le monde l'attendait. On s'aperçut tout de suite qu'il était préoccupé.

—Aurais-tu reçu de mauvaises nouvelles du Havre ? lui demanda son fils ?

—Non, au contraire.

—Alors, mon cher Pierrard, dit le banquier, votre contrariété, — car vous êtes contrarié, — vient d'une autre cause. Tenez, voilà ces dames inquiètes ; dites-nous vite de quoi il s'agit.

—Ma foi, c'est ce que j'ai de mieux à faire.

—Parbleu ! fit M. Caillet.

—Avant tout, je dois vous déclarer que vous vous êtes trompés, car je ne suis nullement contrarié.

—En ce cas, rien de grave à redouter.

—Connaissez-vous une dame veuve du nom de Duverger ? demanda-t-il.

A cette question, à laquelle on s'attendait si peu, le banquier se troubla, sa femme pâlit ; seule, madame Mazurier, assise en face de l'armateur, resta impassible.

—Nous la connaissons, dit-elle avec aigreur, puisque nous avons le malheur qu'elle soit de la famille. Pourquoi nous demandez-vous cela, cher monsieur Pierrard ?

—Il paraît que cette dame et sa fille se trouvent en ce moment dans une position extrêmement difficile ; la mère est malade depuis plus d'un mois et elles sont à la veille de manquer de pain.

—La malheureuse ! s'écria l'affreuse femme qui n'hésita pas

à appeler à son secours la plus odieuse des calomnies ; voilà les suites inévitables de sa mauvaise conduite.

Sans se rendre compte du sentiment pénible qu'il éprouvait, le cœur de l'armateur se serra.

—Il faut être indulgent quelquefois pour certaines fautes, et ne jamais rester impitoyable pour ceux que frappe le malheur. Madame Duverger m'a écrit une lettre fort touchante.

—En vérité, c'est trop d'audace ! interrompit la mégère.

—Elle me supplie de lui venir en aide, de lui prêter une somme, d'ailleurs fort minime.

—Elle continue donc son métier de mendicante ?

—J'ai lieu de m'étonner qu'elle ne se soit pas adressée à moi, dit madame Caillet d'une voix hypocrite.

—Vingt fois déjà nous l'avons retirée de la misère, osa ajouter madame Mazurier.

—Ne vous préoccupez plus de cette affaire, monsieur Pierrard, reprit la femme du banquier ; je me charge de votre réponse à madame Duverger. C'est à sa famille à lui venir en aide comme elle l'a toujours fait. Dès aujourd'hui je ferai passer chez elle, et on lui remettra l'argent dont elle a un si pressant besoin.

M. Pierrard ne trouva rien à objecter. Du moment que madame Caillet revendiquait le droit, qui lui appartenait, de secourir un membre de sa famille, il ne pouvait plus se mettre en son lieu et place.

La façon dont on s'était exprimé sur le compte de madame Duverger avait obtenu le résultat qu'on en attendait. L'effet produit par la lecture de la lettre était détruit. La sympathie de M. Pierrard se changeait en indifférence. Pourquoi se serait-il intéressé à ces deux femmes, qu'il ne connaissait point, et qu'on lui présentait comme indignes ?

D'un autre côté, par un sentiment de délicatesse facile à comprendre, malgré l'intérêt qu'il pouvait avoir à connaître la vérité, il ne fit aucune question sur madame Duverger et sa fille.

Il avait touché à un secret de famille, il voulut le respecter.

On parla d'autre chose.

Dans la soirée un domestique de madame Caillet se présenta chez Madame Duverger. Son air dédaigneux, pour ne pas dire impertinent, était bien digne des maîtres qu'il servait. Il avait reçu des instructions et, tout fier de figurer comme personnage, il ne voulait pas paraître au-dessous de la mission qui lui avait été confiée.

La malade commençait à aller mieux ; elle avait voulu se lever et elle était assise devant le feu. Adrienne travaillait près de la petite table. Elle se leva pour aller ouvrir au domestique et reprit aussitôt sa broderie.

Madame Duverger s'était tournée à demi du côté du visiteur ; elle n'eut pas de peine à deviner en lui un valet de bonne maison.

—Madame, vous avez écrit à M. Pierrard, du Havre ?

—Oui, monsieur. Est-ce donc sa réponse que vous m'apportez ?

—Hélas ! se dit la jeune fille, cet homme ne se présente pas comme un messenger de bonne nouvelle.

Je suis envoyé par M. Caillet, répondit le domestique.

La mère et la fille tressaillirent.

Je dois vous dire d'abord, reprit le valet, qu'il n'y a pas de réponse à votre lettre. M. Pierrard, du Havre, a été très étonné que vous lui ayez écrit, et il ne répond jamais à certaines demandes qui lui sont adressées par des personnes qu'il ne connaît pas.

Les deux femmes échangèrent un regard plein de tristesse, puis elles baissèrent la tête.

—M. Pierrard a communiqué votre lettre à madame Caillet, poursuivit le domestique, car il est en ce moment à Paris.

—Oh ! quelle humiliation ! murmura la pauvre veuve.

Les yeux d'Adrienne se remplirent de larmes.